

Marthe et Marie.

Lecture sémiotique de Luc 10/38-42.

Pour cette lecture du texte, nous avons utilisé les procédures de l'analyse sémiotique, telle qu'elle est pratiquée au CADIR de Lyon. Il s'agit d'observer le texte en étant attentif au dispositif des figures, à la construction et à l'organisation de la signification. Monument de langage, à visiter et à parcourir, et qui fait signe au lecteur s'il accepte de s'y aventurer, le texte nécessite notre patience et sollicite notre perspicacité. Au cours de ce parcours, il peut nous être donné quelque chose à entendre et, qui sait ? quelqu'un à rencontrer...

Brève halte au cours d'un trajet. La rencontre de Jésus avec deux femmes nous est racontée, dans l'évangile de Luc, au chapitre dix. Elle trouve sa place entre la « Parole du Bon Samaritain » qui commente l'énoncé de la Loi (10/25-28) et le « Notre Père » suivi des remarques sur la prière, entre des propos sur « le prochain » et des propos sur « le Père », entre un débat sur « l'action » et un débat sur « la prière ».

Attentive au déroulement particulier du texte, l'analyse sémiotique doit se laisser guider en quelque sorte par le déploiement figuratif, réalisé ici avec des personnages, des lieux, des échanges de propos, des remarques. Le texte est bref, comme le fut sans doute le temps de la halte et l'instant de la rencontre, mais il est dense, à la mesure de l'intensité de ce qui naquit entre ces personnages. Nous n'avons que l'écriture de cet événement, petit morceau de texte, tissu de figures, bribes de langue, mais qui, en eux, recèle l'empreinte de cet instant et la marque de ses effets.

Au fil du texte.

« *Comme ils faisaient route, il entra dans un village...* ». En cours de route, dans le cadre d'un déplacement, s'effectue une halte, sorte de pause dans la progression vers Jérusalem (Luc 9/53), temps de répit dans la succession des échanges, temps de repos dans le contexte de la mission des disciples (Luc 10/1-37).

« *Une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison...* ». C'est donc une femme qui le reçoit. Elle porte un nom, elle prend l'initiative de l'hospitalité et de la convivialité, elle ouvre sa maison au voyageur qui passe. Femme d'action, hôtesse, qui semble bien mettre en œuvre des principes d'accueil et d'ouverture, tels ceux qu'on pourrait retrouver dans la parabole du samaritain qui vient d'être racontée.

« Elle avait (à elle était) une sœur, appelée Marie... ». A cette femme d'action, se trouve rapporté un ajout, un supplément, une sœur, une autre femme caractérisée plutôt par l'inaction que par l'action. Celle-ci semble faire partie de la maison de Marthe, des biens dont dispose Marthe. Elle semble en tout cas n'être définie que par rapport à Marthe, comme ce que Marthe entraîne (ou traîne,) avec elle...

« *Étant assise aux pieds du Seigneur, elle écoutait sa parole.* » La position dit à la fois l'inaction, la non participation aux activités de l'hospitalité, le statut d'objet (peut-être un peu décoratif!) de cette femme, en même temps que l'intensité d'une relation qui s'instaure et la proximité corporelle qui la sous-tend. Pas d'activités pour Marie, mais une action pourtant : l'écoute de la parole. Marie n'est plus ici qu'une oreille attentive, tenue réceptive par la parole. Marthe avait reçu, à son initiative et avec toute son énergie, un voyageur important, et mettait à sa disposition toute sa maison. Marie découvre un homme « parlant », et dont la parole lui révèle aussi, quelle que soit sa position dans la maison de sa sœur, sa capacité à l'entendre.

« *Marthe, par contre, était absorbée, par un multiple service* »... Absorbée ou tiraillée, voici que celle qui était jusqu'ici définie comme une femme d'action et d'initiative, se trouve dépendante du « service ». Le service fait loi : et c'est cela qui fait agir Marthe. Au début de ce texte, on avait pu imaginer Marthe comme « maîtresse » de ses choix, et de ses engagements d'action ; elle est présentée ici comme « absorbée », « tiraillée », « tirée vers le pourtour », (περιεσπαστο) littéralement décentrée et soumise à ce qui tire vers la périphérie.

« *Étant survenue, elle dit: Seigneur, cela ne te fait rien...* ». Marthe fait irruption, elle survient dans la relation qui s'est établie entre Jésus et Marie. Mais elle ne s'adresse pas à Marie, elle s'adresse au Seigneur. Marie n'est pas son interlocutrice et le reproche est destiné au Seigneur : « cela ne te fait rien, » ou « (litt.) il ne te soucie pas », « cela ne fait pas partie de tes préoccupations. »... Il ne s'agit donc pas vraiment d'une demande d'aide, mais plutôt d'une mise en perspective d'un principe qui pourrait la fonder. Marie, qui n'accède pas ici au rang d'interlocutrice de cette demande, est maintenue dans une position seconde, pour une fonction « d'aide ». Et il est demandé au Seigneur de répartir les rôles, de désigner les fonctions et les tâches, de se placer au même rang que celui qu'occupe la « maîtresse de maison », et de se faire du « souci » pour le bon déroulement des actions déployées pour lui.

« *Mais le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, tu te soucies et tu t'agites pour beaucoup, une seule (chose) est nécessaire...* » La réponse du Seigneur revient à interroger Marthe sur l'objet de ses préoccupations, sur les raisons de son souci, ce sur quoi elle fait porter son soin et son attention. L'intérêt de cette réponse est d'établir une opposition entre « beaucoup » et « une seule ». Beaucoup (de choses) commande l'intérêt et le déploiement intense des actions de Marthe. Mais une seule s'impose, une seule fait loi comme nécessité, une seule est à même de susciter ce désir de la rencontre que Marie exprime par la position de son corps et sa tension vers la parole du Seigneur.

« *C'est Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée.* ». Et cela se choisit comme une part, comme une portion, comme ce dont on peut jouir et tirer profit. Cette part là ne peut être enlevée à celui qui s'en saisit, car elle est la tension même du désir de la rencontre, et la singularité de ce désir face à la pluralité des activités.

Au centre, quelqu'un...

Ce texte n'oppose pas le service des autres que représenterait Marthe et la disponibilité à Jésus que représenterait Marie. Il met en scène deux femmes dont le désir n'a pas la même orientation: l'une absorbée par les tâches et, de ce fait, décentrée d'elle-même et de toute relation vraie, l'autre tendue, oreilles ouvertes, vers l'homme parlant, recentrée vers celui qui parle, disponible et disposée à la relation. Et Marthe, que tout désignait comme une femme de volonté, a été finalement décrite comme tirée par autre chose que son propre vouloir. Et c'est Marie, la passive, la dépendante peut-être, qui fait un choix en se laissant porter par son désir de rencontre et de proximité. Comme si le texte posait non pas la question : « à quoi porte le vouloir ? », mais « sur quoi (sur qui) se fonde le vouloir ? » ou quelle place pour le désir de l'autre en ce vouloir ?

Entre les nécessités, « plurielles », plus ou moins urgentes et pressantes de la vie, qu'il faut bien honorer pour répondre aux besoins fondamentaux, et la nécessité, « singulière » et « unique », à ressentir comme impérieuse, de cette parole d'un autre, il y a un véritable choix à faire. Car, de ces deux ordres de nécessité, un seul témoigne de ce qui fonde la vérité de la vie des humains, un seul témoigne de la source qui les fait vivre. En cela, ces deux femmes ne sont pas sans parenté avec une autre femme que mettra en scène l'évangile de Jean : la femme samaritaine, prise entre l'eau du puits à puiser pour la soif, et le désir d'eau vive qu'un voyageur vient éveiller en elle (Jean 4)...

Pour Marie, quelqu'un est au centre, quelqu'un est « le » centre... Au cours du voyage, l'arrêt dessine un espace, au centre duquel se trouve Jésus. Il entre dans un village, et dans ce village, dans une maison, et dans cette maison, il devient le pôle aimantant, autour et à partir duquel tout se redéfinit. Du cœur de ce dispositif, jaillit la parole. Mais pas n'importe quelle parole, une parole à entendre, une parole qui recherche et suscite un sujet écoutant. Quand cette parole alors rejoint un corps, elle fait un sujet libre pour entendre ce qui, à travers les propos énoncés, vient le révéler, le réorienter, l'appeler. La position de Marie, « assise aux pieds de Jésus », dit bien ce désir d'être, pour sa vie, touchée par la parole et l'attente espérante que cela entraîne.

Ce bref récit d'une courte halte se trouve placé entre la parabole du Bon Samaritain (10/29-37) et la prière du Notre Père (11/1-4), entre un discours sur le « prochain », et un discours sur le « Père ». Quel lien peut donc avoir cette petite histoire avec ce qui la précède et ce qui la suit ? Risquons une hypothèse : peut-être s'agit-il de bien articuler la question du prochain et la question du Père, et d'éviter de les confondre ou de laisser entendre que l'un vaut pour l'autre. Au point d'articulation des deux, prend place Jésus, lui dont la parole libère et le seul à pouvoir révéler le Père (Luc 10/22). Entre le prochain et le Père, il y a donc place pour le Fils. Marie découvre-t-elle alors que la Parole de ce Fils lui donne, à son tour, accès à la filiation ?...

Jean-Claude Giroud
CADIR